la nouvelle. Elle pâlit, comme si quelque funeste pressentiment venait l'envahir.

— Pourquoi me tourmenter ? dit-elle en affectant un calme que démentait le tremblement de ses lèvres. Si le hasard vous plaçait dans la compagnie de mon père, au moins seriez-vous certain d'être commandé par un chef plus rude d'apparence que de fond. Le capitaine Gallois est adoré de ses hommes, qui le respectent tout en le craignant. Ils admirent sa bravoure et ils apprécient son esprit de justice.

Le visage de Jean révéla une profonde tristesse. En songeant qu'il allait être séparé de Florentine pour un si long temps, il sentait son cœur mollir.

— Mon Dieu ! que c'est loin ! murmura-t-il.

— De quoi voulez-vous parler ?

— De Blois, il me semble que c'est au bout du monde.

— Plaignez-vous ! vous auriez pu être expédié à cent lieues de Paris. Sachez mériter de temps en temps une permission et vous viendrez la passer à Paris, où je vais pouvoir enfin m'établir. Le 3 décembre, je serai majeure ; le lendemain, je débiterai au Palais des merveilles.

— Et tout Paris viendra vous entendre... excepté moi !

— Enfant ! dit-elle en lui tendant sa joue qu'il embrassa avidement, puisque je chanterai pour toi tout seul, rien que pour toi, quand tu seras de permission.

Elle le tutoyait ainsi de temps à autre ; mais il n'avait pas encore osé prendre cette familiarité avec elle. Elle le considérait comme un enfant à qui, dans les moments de défaillance, il faut prodiguer des encouragements.

— J'y pense ! Florentine, dit-il en poussant un gros soupir, la présence de votre père à Blois vous empêchera de venir me voir.

C'était vrai : jamais la fille du capitaine Gallois n'oserait se mon-

trer dans un pays où son départ mystérieux avait fait sensation, où on ne manquerait pas de la reconnaître.

— Je vous écrirai toutes les semaines, dit-elle ; de longues lettres de quatre pages bien serrées. Et vous me répondrez, n'est-ce pas, monsieur ?

— Pour sur, des lettres de huit pages encore plus serrées que les vôtres ?

— Sans fautes d'orthographe ?

— Oh ! ça, par exemple, je ne puis m'y engager. Mais ça m'est égal, parce que vous n'êtes point pédante.

— Je le suis plus que je ne le voudrais ; mais ne te tourmente pas. Si tu fais des fautes, c'est que tu auras pensé plus à moi qu'à la grammaire, et j'aurais mauvaise grâce à m'en plaindre.

Et, prenant un ton enjoué :

— Avec tout ça, vous avez négligé, monsieur, une formalité pourtant indispensable. Vous êtes vraiment distrait.

— Quoi donc ? fit-il en rougissant.

— Comment ! vous ne le devinez pas encore !

— J'en suis à cent lieues.

— Pardon, monsieur, est-ce que, par hasard, vous seriez toujours décidé à devenir mon mari ?

— Quelle question !

— Eh bien, alors, pourquoi ne m'avez-vous pas encore présentée à votre mère, à votre frère, à vos sœurs ?

Pourquoi ? pourquoi ? Il n'y avait jamais pensé, c'était vrai.

Pourtant, la maman Jordanet, pas plus que Médéric, que Louise et Camille, n'ignorait rien. Toute la famille le savait amoureux, profondément amoureux de Florentine.

— Quand vous voudrez, mon amie, dit-il.

— Demain, alors. Votre frère est-il guéri de sa blessure ?

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 8 OCTOBRE 1898 (1)

XXXV

FANCHON LA VIELLEUSE

QUATRIÈME PARTIE

SIMONE DE BEAUCHAMP

XXXIV

(Suite)

« M. Gaston me raconta que la nourrice et l'enfant avaient été ensevelis sous une avalanche... Je pensai qu'il les avait assassinés... Il me demanda si je vous croyais en danger de mort. Je lui avouai que je craignais un dénouement fatal, que vous n'aviez connaissance de rien.

— Sait-elle qu'elle a eu une fille ? me demanda-t-il.

— Non, répondis-je. Elle est plongée depuis hier dans un état comateux qui lui enlève toute connaissance.

— Inutile de lui apprendre la naissance de ce premier enfant et sa mort tragique, ordonna M. Gaston... Je dus obéir, je vous cachai la venue au monde de cette enfant... que M. Gaston, j'en ai la conviction, a assassinée ainsi que sa nourrice, comme il aurait fait disparaître votre second enfant, s'il l'eût osé.

« Voilà, madame, le secret qui m'oppressait car je ne fus pas longtemps à comprendre que M. Gaston de Pervençère vous avait calomniée, madame. Dussé-je être assassinée à mon tour ; j'ai fait mon devoir, termina Mme Kaiser.

— Ne craignez rien, madame. Je vous promets que ni M. Gaston de Pervençère ni son ami, M. de Montaiglon, ne tenteraient rien contre vous. Je les démasquerai, les mettrai dans l'impossibilité de nuire, affirma Renaud.

— Ainsi ce monstre a lâchement assassiné une femme et une enfant !... Mon enfant ! Ma fille ! s'écria Blanche.

Catherine, à ces mots, se leva et, livide, tromblante, s'avança vers Blanche. Tous la considéraient stupéfiés. Elle se jeta aux genoux de Blanche et, le visage inondé de larmes :

— Votre fille existe, madame, dit-elle.

— Ma fille existe ! Vous la connaissez ? Vous l'avez vue ?

— C'est Fanchon la Vieilleuse que j'ai sauvée, que j'ai élevée comme étant mon enfant, madame, sanglota Catherine. Cette enfant que j'avais miraculeusement sauvée, il me sembla que Dieu me l'envoyait pour remplacer celle qu'il m'avait prise... J'ai eu tort... J'ai commis un crime... On ne vole pas un enfant à sa mère... Je...

Catherine ne put continuer. Elle s'évanouit.

Le petit village de Boavernier est en émoi. Les commères jacassent avec animation sur le seuil des portes. Les jeunes filles écoutent, les yeux écarquillés.

Bientôt, poussés par une invincible curiosité, tous les habitants, hommes et femmes, se dirigent vers le chalet de Catherine Devoissoud.

Devant l'humble demeure stationnent trois landaus aux vernis éclatants comme des miroirs, tendus intérieurement d'étoffes soyeuses aux reflets argentés. A chaque voiture deux chevaux splendides de formes, richement harnachés, secouent leurs mors blanches d'écume, s'ébranlent avec un bruit tintinnabulant de chaînes d'acier brillant.

Ruées sur leurs sièges, les cochers aux magnifiques livrées tiennent droit leur fouet ainsi qu'un cierge et jettent sur les paysans qui, peu à peu, s'approchent, des regards hautains, méprisants.

Trois valets de pied, la cocarde au chapeau, gantés de blanc, tuniques amples à double rangée de boutons en métal, bottes à retroussis jaunes, ricanent en regardant les montagnards qui les entourent. Ils sourient aux jolies filles, les regardent insolemment en prenant des airs donjuanesques.

Les belles et fières montagnardes feignent de ne pas voir, de ne pas comprendre ; la curiosité les tient là, les cloue sur place.

Que ces gens de livrée disent ce qu'ils voudront, pensent d'elles ce qui leur plaira, elle ne bougeront pas. Bien mieux, le cercle des curieux, d'abord étendu, se resserre au point de toucher les brillants équipages.

Les hommes admirent les chevaux, les harnais ; les femmes se hissent sur la pointe des pieds pour admirer l'intérieur des somptueuses voitures.

Une toute jeune fille, à la mine éveillée, monte un instant sur le marchepied, elle en redescend bien vite et joignant les mains.

— Oh, ma belle ! dit-elle à une de ses compagnes, ça sent bon là-dedans comme à l'église pendant le mois de Marie !

— Qu'est-ce que c'est donc que les grands personnages qui sont venus ici avec Catherine ?

— Est-ce qu'on sait ?

— Le monsieur et la dame qui sont descendus de la première voiture ont l'air de princes !... La dame surtout !... Et belle comme Notre-Dame-des-Neiges !

— Et, comme les neiges de la montagne, elle est blanche d'une éblouissante blancheur !

— Comme elle parlait avec douceur à notre pauvre Catherine !

— Elle doit être aussi bonne qu'elle est belle !

— Avez-vous remarqué comme Catherine était pâle et tremblante ?

— Oui, et des larmes coulaient de ses yeux... Elle paraissait très émue... .

(1) Commencé dans le No du 27 avril 1898.